

COVID IN THE HOUSE OF OLD



TRANSCRIPTION DE LA CHAISE DE KAREN

KAREN : Je suis née à l'hôpital St Paul, à Vancouver. On a vécu là jusqu'à ce que mon père s'engage dans l'armée et que ma mère ait la tuberculose. Mon grand frère et moi sommes allés vivre avec nos grands-parents à Squamish. Quand j'avais trois ans, le gouvernement est venu et nous a traînés à l'école résidentielle. J'y suis restée jusqu'à mes neuf ans quand, Dieu merci, ils ont fermé l'école.

KAREN : Mes grands-parents avaient l'habitude de parler notre langue, y compris avec nous. On allait dehors avec grand-maman cueillir des pommes ou des cerises, et on faisait de la pêche en canoë avec grand-papa. Les écoles résidentielles nous ont privés de notre langue et de notre culture parce que mes deux parents sont membres de la nation Squamish. Mon père s'appelait Sammy Lewis et ma mère Mabel Andrews.

KAREN : Mon père est revenu de l'armée, et c'était déchirant parce qu'il était seul. Maman était à Coqualeetza, alors il devait venir nous rendre visite. On avait seulement le droit de toucher ses doigts, parce qu'ils avaient une grande barrière en fil de fer et ils avaient une limite de deux visites et ensuite ils le forçaient à partir.

Tu sais, quand on était dans l'école vide, on lançait des feuilles de papier et des livres, on se comportait comme des petits Indiens sauvages. (rires) Nous laissons

l'Indien en nous s'exprimer, et ils ne pouvaient pas nous battre pour le faire disparaître.

KAREN : Et puis maman est revenue de Coqualeetza et nous sommes tous allés vivre à West Van. Je suis allée à l'externat, c'était horrible. Je n'ai même pas eu de diplôme.

Puis je me suis mise à la cuisine et j'aimais ça, alors j'y suis restée jusqu'à ce que je me marie. Je n'aurais pas dû. Et puis j'ai eu mes deux enfants, un fils et une fille. Voilà le résumé de l'histoire de ma vie.

KAREN : J'ai eu une embolie cérébrale et les enfants menaient déjà leur propre vie, alors je ne voulais pas les déranger. Je suis venue à Hilltop en 1993. Chaque fois que je sortais, je redoutais l'idée d'y revenir, mais maintenant, c'est mon chez-moi. Mais la nation Squamish prévoit construire un établissement de soins à North Van. Nos proches sauraient ce que nous ressentons et comprendraient que je ne sais pas comment l'expliquer. Vous savez, si nous sommes tous Autochtones, nous nous sentons chez nous. On est dans l'établissement de soins de longue durée avec d'autres Autochtones et il y aurait du personnel de santé de la nation Squamish. Pour eux, ça ne serait pas juste un emploi. Ils nous traiteraient avec respect parce que les Autochtones ont beaucoup de respect pour les aînés. Nous avons grandi en respectant nos aînés. Je n'aurais pas à rester coincée dans la salle de bain pendant une demi-heure parce qu'ils sont occupés à aider quelqu'un d'autre.

KAREN : Eh bien, avec cette histoire de COVID-19, c'est comme s'ils étaient rentrés chez eux et avaient essayé de trouver comment ils pouvaient foutre ma vie en l'air. (rires) C'était toujours : *non, non tu ne peux pas faire ça. Non.* Au moins, au sein de notre culture, peut-être qu'ils auraient expliqué pourquoi. Pas seulement non. Du moins, c'est ce que je pense.

Je ne l'ai pas vraiment pris au sérieux parce que d'ici, ça ne semblait pas être une véritable situation, mais c'était tout ce qu'on voyait à la télé et ça se rapprochait de nous.

Quand l'affaire à Lynn Valley s'est produite, j'ai pensé, oh, mon Dieu, ça se rapproche. Alors ça devenait beaucoup plus sérieux pour moi. Un mois entier dans cette pièce, j'étais bien contente d'avoir une grande chambre.

Ma fille s'est assurée que j'avais un ordinateur portable et une tablette, mais j'ai dû apprendre par moi-même. (Rires) Oh ouais, faire des appels vidéo avec ma

sœur tous les matins, et parler à mes enfants tous les matins et tous les soirs pour leur souhaiter bonne nuit. Mais ce n'est pas la même chose.

KAREN : Cette année-là était si difficile, j'ai perdu mon oncle, qui vivait ici, et ma tante, qui vivait ici elle aussi, et personne n'était autorisé à venir les voir, mais je suis descendue leur dire au revoir à tous les deux.

Ils ne nous disaient pas s'il y avait un cas de COVID, on avait juste des oui-dire. À chaque fois qu'il y avait un cas possible, boum, la porte se refermait et on était enfermés de nouveau.

Je pense que c'est pour ça que j'ai eu cette crise d'angoisse, à cause du souvenir d'avoir été isolée à l'école résidentielle et d'être isolée ici, parce que je n'ai jamais vraiment parlé de ça à quiconque pour m'aider à surmonter cette épreuve. Je veux dire, maintenant ils ont une ligne que vous pouvez appeler, mais la plupart du temps je finis en larmes. Et je pense que c'est ce que je vais faire maintenant.

KAREN : Après un an je crois, mon fils a été autorisé à venir, il était le seul autorisé. Il ne voulait même pas aller voir ses amis, il disait : « Je ne peux pas. Si je le fais, je ne pourrai pas visiter ma mère. »

Je me souviens seulement de l'avoir vu entrer, et j'ai pensé oh... Je pense que j'étais dans un autre monde. Je pensais qu'il allait me casser le cou, tant il me serrait fort. Nous n'étions pas censés nous enlacer, mais nous l'avons fait. (rires)
C'était une année difficile.

KAREN : On dirait que j'ai été enfermée toute ma vie. L'école résidentielle est une grande partie de ma vie, et être ici est une autre grande partie de ma vie. Mais c'est mon chez-moi. Et j'ai l'intention de vivre encore 20 ans au moins. Ouais.